

«Les terroristes? Une bande de potes»

GRAND ENTRETIEN Marc Sageman est de passage à Paris pour le 11 septembre*. Spécialiste du terrorisme, il est le seul à avoir dressé un portrait scientifique des auteurs de l'attentat-mythe. Etonnant.

— **Alors les terroristes sont des gens comme nous?**

— Oui. J'ai commencé mon étude pour savoir qui étaient les auteurs des attentats du 11 septembre. On a assisté à un tel délire sociétal. J'ai trouvé qu'il ne s'agissait pas de terroristes traditionnels, nés dans un pays A, vivant dans le pays A et luttant contre le gouvernement du pays A. Il s'agit de gens d'un pays A, vivant dans un pays B et luttant contre un pays C: les Etats-Unis. J'ai identifié ainsi 400 personnes, leurs points communs et découvert que tous les clichés véhiculés ne fonctionnent pas. Ils ne sont pas pauvres mais viennent de classes moyennes ou hautes. Ils sont issus de familles unies, souvent mariés et pères de famille. Ils rejoignent le jihad vers 26 ans. Ce ne sont pas de jeunes naïfs, ils ont souvent fait des études supérieures. Ils ont des responsabilités professionnelles et les trois quarts sont qualifiés. Ce ne sont pas des gens vulnérables au lavage de cerveau. Je n'ai pas détecté de maladies mentales. Ce ne sont pas des criminels.

— **Mais alors comment se fait le processus de radicalisation?**

— Treize pour cent seulement ont étudié dans des madrasas (i.e. écoles musulmanes). Il ne s'agit donc pas de religieux réactionnaires et obscurantistes mais de produits de l'émigration massive, de la globalisation; 70% décident de rejoindre le mouvement social jihad salafiste à l'étranger. Il existe deux types de migrants: l'élite venue étudier et les familles de migrants économiques. Les premiers, de par leur isolement dans un pays étranger, se sentent nostalgiques, dépayés, marginalisés et fréquentent la mosquée pour retrouver des gens comme eux. Ils deviennent copains, habitent ensemble pour faire des économies, partagent la même nourriture halal. Une re-socialisation se fait donc entre eux et une désocialisation par rapport au pays d'accueil. Les terroristes sont une bande de potes! Les liens sociaux préexistent à l'idéologie.

— **Votre étude ne prend donc pas en compte les combattants locaux, les déshérités, qui se battent contre le système social de leur propre pays, comme dans le Caucase ou en Palestine?**

— En effet. C'est à part. Cette forme existe mais je me suis intéressé aux internationalistes.

— **Qu'est ce qui motive le «terroriste global et nihiliste»?**

— On ne peut pas comprendre le terrorisme de façon individuelle: c'est un phénomène de groupe. La stratégie-utopie est toujours la même depuis dix ans: créer un Etat islamiste salafiste dans les pays arabes pour rétablir la communauté originelle musulmane du temps du prophète. Ne parvenant pas à renverser les régimes locaux parce que l'ennemi lointain les supportait, les leaders ont opté au début des années nonante pour l'expulsion des Américains du Moyen-Orient. Ils ne veulent pas faire la guerre directe aux Etats-Unis — ils savent qu'ils n'en auront pas les moyens avant deux ou trois cents ans — mais les expulser comme du Liban en 1983 ou de Somalie en 1994.

— **«Al-Qaïda, c'est fini», disait un responsable de la DGSE française en 2003. Prématuré?**

— Il a raison et tort. L'ancien Al-Qaïda de Ben Laden est terminé et ne contrôle plus rien. On le



Janine Jousson



A force d'entendre toutes sortes de bêtises sur les auteurs des attentats, Marc Sageman a voulu faire entendre sa voix. AP

«L'ironie de tout ça, c'est que Ben Laden est plus important pour Bush que pour le mouvement»

Marc Sageman, chirurgien, psychiatre, espion et écrivain

Carte d'identité Marc Sageman

Naissance: le 13 mai 1953 à Wroclaw, en Pologne.
Enfance: vit en France de 4 à 14 ans.
Etat civil: marié, un fils.
Bibliographie: auteur de *Understanding Terror Networks* (n.d.l.r.: *Comprendre les réseaux terroristes*), son premier livre.
Parcours professionnel: chirurgien, officier de la CIA jusqu'en 1991 (Afghanistan de 1987 à 1989), doctorant en psychiatrie (il exerce à plein temps), professeur à l'Université de Pennsylvanie.
Langues: anglais, français, un peu d'allemand.
Musique: *Variations* de Goldberg, morceau préféré de sa femme (pianiste); réécoute le rock «de protestation» des années 1960 comme les Beatles ou les Rolling Stones.
Livres de chevet: il lit un livre par jour; en ce moment *Ghost Wars* de Steve Coll, histoire secrète de la CIA, de l'Afghanistan et de Ben Laden et le rapport de la commission du 11-09.

voit avec l'arrestation de l'informaticien Mohammed Noor Khan à Lahore. On assiste à la dégradation des moyens de communication de l'ancien réseau. Mais reste ce jihad salafiste global. Il y a plus d'attentats, une croissance organique.

— **Vous parlez de mouvement social. En effet, le leadership s'est dissous?**

— Il n'y a plus de contrôle sur le mouvement global. On le voit, car ils commettent beaucoup d'erreurs. Par exemple, ces décapitations que l'on voit sur les sites internet révoltent les gens, surtout les jeunes. Ce que le leadership souhaite, c'est inspirer les gens à entrer dans le mouvement et pas à s'en distancer.

— **Combien ont été éliminés depuis trois ans?**

— Deux tiers à trois quarts des anciens... Mais le réseau s'est reconstitué autour de leaders locaux. Le Jordanien Zarkaoui en Irak, les Séoudiens Abu Walid en Tchétchénie et Al Mouqrin en Arabie séoudite... Cependant, il n'y a pas de hiérarchie. Et on ne connaît pas le lien exact entre eux et Zawahiri et Ben Laden.

— **Comment se fait le recrutement?**

— En fin de compte, il n'y a pas de recrutement. Ce sont des volontaires. C'est comme les applications dans les Ivy Leagues — prestigieuses universités — américaines. Il y a 15% de sélectionnés. C'était pareil en Afghanistan:

ceux qui voulaient faire partie du mouvement s'y rendaient pour s'entraîner et 20 à 25% étaient invités à faire le serment à Ben Laden. Aujourd'hui il y a moins de sélection car il y a moins de dirigeants. Donc il y a une dégradation du niveau d'éducation.

— **Pourrait-on assister à un autre 11-09?**

— Non. Les attentats du 11 septembre étaient une opération très organisée, conçue en trois ou quatre ans, complètement financée par le centre. L'environnement a complètement changé. Avant le 11 septembre, on pouvait importer une troupe d'éléphants revêtus d'une veste explosive, personne ne les aurait remarqués. Ça peut passer

ailleurs mais pas aux Etats-Unis. Pas maintenant.

— **La politique américaine n'a-t-elle pas contribué à disperser la menace?**

— En effet, les attentats sont beaucoup plus fréquents, très agressifs. Les leaders eux-mêmes se tuent comme à Madrid ou à Casablanca. Ils sont presque plus insensés. Leurs chefs planifiaient plus soigneusement. Aujourd'hui c'est très rapide: on organise en quatre ou cinq semaines.

— **Nombre d'attentats depuis le 11 septembre 2001?**

— Quatre fois plus...

— **La solution n'est ni de les combattre militairement ni de leur céder... Comment lutter?**

— Ils n'ont pas d'exigences, donc

on ne peut pas négocier. Ils veulent seulement le retrait de l'Ouest du Moyen-Orient. Il n'y a pas de bonnes cibles: avant il y avait les sanctuaires afghans. Aujourd'hui c'est difficile de les détecter, car la première indication qu'on a que ces groupes existent c'est quand la bombe explose. Ces gens se forment spontanément. Il s'agit plutôt d'une guerre idéologique que militaire. Elle doit se faire sur deux fronts. Discrediter l'utopie salafiste qui est une distorsion du Coran. C'est en train de se faire dans les milieux musulmans, surtout au Caire et à Londres. Et proposer une alternative: une communauté juste en harmonie avec l'Ouest.

— **Bush s'offre Ben Laden avant le 2 novembre. Vous tenez le pari?**

— La surprise d'octobre... (*Rires*). C'est marrant, car Ben Laden est plus important pour Bush que pour le mouvement. Il n'est plus qu'un symbole, mort ou vivant. Il a déjà son rôle. Mais si Bush a sa tête... C'est important pour lui. C'est l'ironie de tout ça.

— **Quels liens entre Saddam Hussein et Al-Qaïda?**

— Aucun.

KYRA DUPONT
TROUBETZKOY

UTILE

*Ce soir au journal télévisé de 20 heures de France 2 et dimanche invité de Zone interdite sur M6, à 20 h 50.

Lire aussi en pages 4 et 5

«Avant le 11 septembre, ma vie n'avait pas de fil rouge»

PORTRAIT Avant le jour J, Sageman était médecin, sociologue, agent et soldat. Le 11-09, l'ensemble de ces expertises individuelles prennent un sens collectif.

Ce jour-là, alors que le cœur de Manhattan est éventré, Marc Sageman est déjà en deuil. Le 9 septembre, l'un de ses meilleurs agents afghans disparaît: le commandant Massoud. Alors, l'ancien officier de la CIA voit resurgir son passé comme un éclair. Douze ans plus tôt, l'Afghanistan... Souvenirs de rencontres clandestines avec les combattants: «Le bon côté du boulot.» «Massoud, c'était un type bien. J'ai beaucoup de respect pour lui... Vous savez, entre le «case officer» et l'agent, c'est presque une relation amoureuse. Parce qu'ils risquent la mort. Alors partir et le laisser à un

autre, c'est traumatisant.» L'agent Sageman quitte la CIA en 1991 et reprend des études de médecine. Il devient docteur en psychiatrie à Philadelphie. Il est le «gentil petit psychiatre avec ses patients et ses expertises légistes». Loin de lui toute idée de se pencher sur des cas de terrorisme aigu.

Mais d'entendre toutes ces bêtises sur les «fous» ou les «psychopathes» auteurs des attentats le pousse à faire entendre sa voix. «On entendait n'importe quoi. Quand les gens ont fait le lien entre les tours et l'Afghanistan, j'ai voulu réagir. J'ai dit: les tali-

bans sont un phénomène afghan mais pas Al-Qaïda.»

A sa grande surprise, personne n'avait répertorié et analysé «les faits». Aujourd'hui, 90% de son temps est consacré à cette recherche, qu'il autofinance. Quant à ses patients les plus paranos, ils sont maintenant rassurés: Sageman était donc bien un agent de la CIA. Expert en terrorisme ad hoc, ce fils de rescapé polonais de l'Holocauste est, aujourd'hui, l'un des conseillers du Département de la sécurité intérieure et de l'armée américaine. Un livre plus tard, on l'écoute. K. D. T.